

AGROSCOPIE*

**Manifeste d'un paysan
qui ne souhaite pas
qu'on lui fiche la paix**



***Agroscopie (n.f.) :**

(du grec agros : champ et skopeîn : observer, voir)
Observation attentive depuis l'espace public, des paysages, des pratiques et des systèmes agricoles, dans leurs dynamiques visibles et cachées.

Elle peut combiner des approches sensibles, citoyennes, scientifiques, techniques, pour mieux comprendre l'agriculture dans ses dimensions sociales, écologiques, économiques et culturelles

1. Le fil rompu entre citoyens et paysans

1.1. Un malentendu aux conséquences systémiques

Vous entendez souvent parler de la PAC : *La Politique Agricole Commune*. Cela semble sérieux, européen, technique, on pense à Bruxelles, à des fonctionnaires en cravate. Mais contrairement à ce que l'on croit souvent, **la PAC, derrière un cadre réglementaire européen libéral, et malgré les accords de libre-échange, c'est surtout un choix au niveau national.**

Car chaque pays de l'Union Européenne a sa version propre de la PAC. La PAC française est différente de la PAC italienne ou allemande. Chacune peut choisir de privilégier les petites fermes ou les grandes, la Bio ou le conventionnel, l'élevage ou les céréales...

Mais alors, qui la décide, cette PAC française ? Ce sont les agriculteurs eux-mêmes, qui le font, lors des élections professionnelles des Chambres d'Agriculture, en désignant leurs représentants. Disons-le simplement, la version de la PAC qui est la nôtre est la version du syndicat majoritaire.

Cela peut sembler logique à première vue. Notre profession choisit ses représentants, et l'Etat en tient compte dans sa politique. Quoi de plus naturel ? Et pourtant, cela interroge déjà, car une corporation se trouve en position de peser sur de nombreux et importants domaines de la vie des Français : ce qu'ils mangent bien sûr, mais aussi l'apparence même de leur pays.

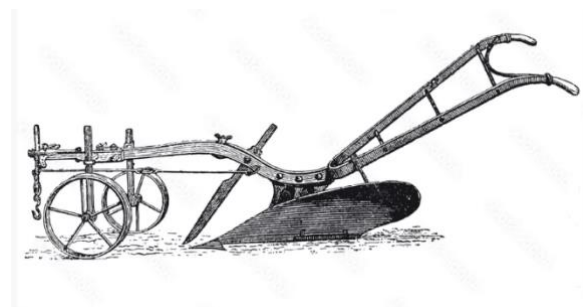
Et si l'on y réfléchit un peu, dans 10 ans, quand nous ne resterons plus que 300 000 agriculteurs^①, avec 50% d'abstention^② aux élections professionnelles, seulement 150 000 d'entre nous choisiront alors. Sur 69 millions d'habitants de notre pays, nous serons cette

poignée d'agriculteurs à avoir la responsabilité, certains diront le privilège, de décider de la Politique Agricole de la France, mais en même temps, de votre assiette et de vos paysages, et de votre biodiversité, mais aussi de l'eau que vous buvez, et enfin de votre santé !

Pourtant, étrangement, la société n'arrive pas à se saisir de manière rationnelle de cet enjeu essentiel. Pourquoi ? Parce que, pour dire quelque chose sur un sujet technique comme l'agriculture, il faut en maîtriser le vocabulaire, et on ne comprend plus le langage de l'agriculture.

1.2. Un décrochage sémantique inédit : un peuple sans mots pour sa terre

Impossible de parler sérieusement d'agriculture sans maîtriser des notions comme les hectares et les quintaux, les nuances entre graminées et légumineuses. Tout cela était il n'y a pas si longtemps dans tous les programmes scolaires de nos parents ou grands-parents. C'est désormais souvent ignoré, et toujours survolé. *Les fenaisons, l'enrubannage, les génisses, le purin ?* Ça sonne étrangement, ça sonne campagne... Ces mots vous paraissent aujourd'hui étrangers, archaïques.



Il est tragique ou ironique qu'au moment où les Français devraient urgemment avoir un avis sur l'agriculture et l'exprimer, vous soyez dépossédés des mots pour la penser, la regarder...

Qui comprend encore le sketch de Fernand Reynaud^③ ironisant sur les paysans ? Sa phrase sur « les juments [qui] ont bien vêlé » (au lieu de

« pouliné) faisait rire toute la France en 1965, elle tomberait aujourd'hui dans l'incompréhension.

Même l'expression familière — « Mettre la charrue avant les bœufs » — devient opaque. Beaucoup imaginent aujourd'hui qu'une charrue est un simple chariot, ignorants qu'il s'agit d'un outil de labour. À ce rythme, cette phrase semblera bientôt aussi énigmatique que le « Tire la bobinette, et la chevillette cherra » du *Petit Chaperon Rouge*. Un écho ancien, devenu incompréhensible.

Nous sommes en train de devenir un peuple sans mot pour sa terre. Et sans mot, il n'y a pas de pensée. Sans pensée, pas de débat. Sans débat, pas de choix rationnel.

1.3. Les agriculteurs eux-aussi victimes d'amnésie vernaculaire

Mais attention, cette fracture du regard sur l'agriculture : elle est moins un clivage entre citadins et ruraux qu'un clivage générationnel. Car même chez les agriculteurs, la transmission des savoirs anciens, et holistiques (globaux), s'est érodée au fil des décennies. La spécialisation des métiers a également touché des exploitations agricoles, dictée par les logiques de rendement et d'efficacité, elle a conduit à une perte de vision d'ensemble : nous devenons éleveur hors-sol, céréalier, maraîcher sous serre...

Les jeunes agriculteurs, même passionnés, sont souvent formés à des techniques « modernes », productives, peu ancrées dans les savoirs ancestraux. La polyculture-élevage a été remplacée par la spécialisation, chacun devenant expert d'une étape de production : en élevage, on différencie les *naisseurs* et les *engraisseurs*.

Ainsi, les agriculteurs ne sont parfois pas beaucoup plus capables que les urbains de s'exprimer sur la totalité de leur filière et encore moins sur les autres filières.

La déconnexion est donc double : les citoyens se sont éloignés des réalités agricoles, mais les agriculteurs eux-mêmes se sont aussi éloignés de la culture paysanne. Ce double oubli rend d'autant plus nécessaire une reconquête collective des savoirs pour retisser un lien intergénérationnel autour de la terre.

④



1.4. L'imaginaire rural partagé, mais peu compris

Malgré l'incompréhension croissante entre citoyens et agriculteurs, une affection profonde pour la campagne subsiste dans l'imaginaire collectif. Elle prend racine dans l'histoire, l'art, la mémoire et s'exprime dans tous les milieux sociaux, du plus modeste au plus aisé, du plus rural au plus urbain.

Au XIX^e siècle, la figure du paysan inspire la peinture (Millet : *Les Glaneuses*, *L'Angélus*) comme la littérature : Georges Sand, Zola, Giono ou Pagnol racontent la rudesse et la dignité du monde rural. L'Ecole républicaine s'en empare aussi : elle enseigne la France des terroirs, celle du « bon sens paysan ».

Même lorsque la paysannerie décline démographiquement, son pouvoir symbolique demeure. La publicité en joue : nappes à carreaux, enfants rentrant des champs, « produits fermiers » des grandes surfaces. La télévision, elle, popularise une ruralité tendre et stéréotypée avec *L'amour est dans le pré*.

"LA TERRE, ELLE, NE MENT PAS"

J'aide les paysans français qui s'enfoncent dans le gouffre. — LA TERRE DE FRANCE s'est pas moquée de la révolution que les diables. Il s'en va, celui-là, par les champs, sous son chapeau de paille, par le grand air, à défricher pour la dernière production. Il s'en va, par le même air, pour le grand futur... Continuons que les Français reformes à la France l'avenir et la lui qu'ils voudront à la plus petite parcelle de leur champs! UNE FRANCE NOUVELLE, LE VOUS LE JURE NAITRA DE VOTRE FERVENTE! (Proteste de Mouchet) — 1946

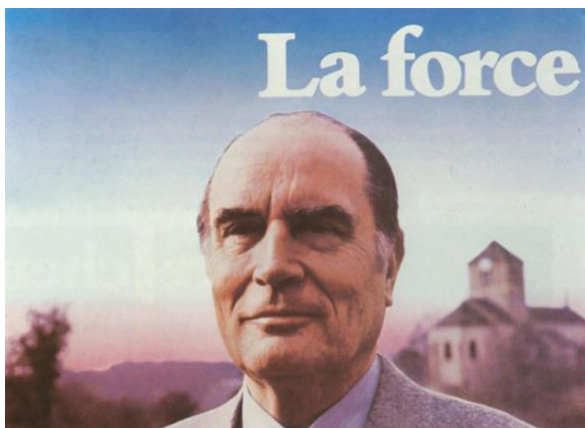
MAÎTRE DU MARÉCHAL... Jacques LINDOER

Plusieurs de nos régions revendiquent leur soutien privilégié pour les agriculteurs à travers des campagnes d’affichage. (*la région AURA aime et soutient ses agriculteurs* (2024)).⁵

Tout cela dit quelque chose : la paysannerie reste pour la population un repère, symbolique, toujours puissant. Mais...désormais sans contenu. Car la connaissance, nous l'avons vu, au mieux, elle s'étiole, au pire, elle s'effondre. Qui donc en est responsable, ou du moins, qui en profite ?

1.6. L'argument d'autorité, un réflexe de défense, pas une solution

Mais ce slogan "*Fichez-nous la paix !*"^⑥ est devenu notre bouclier, efficace, mais creux. Une carte « d'immunité paysanne » que nous brandissons dès que la société s'interroge. Par facilité, les médias se satisfont de ce message, aligné avec l'image d'Épinal rassurante du paysan travailleur, mais bourru.



4

Les diverses organisations et syndicats agricoles, usent donc de ce discours simpliste : *"Nous avons les pieds dans la boue ! Nous vous nourrissons ! Laissez-nous travailler, nous savons ce que nous faisons !"*

Cela est très pratique pour clore un débat. Mais aimer les paysans ne devrait pas signifier leur déléguer sans condition le débat sur un bien commun. Car en vérité, on ne fiche pas la paix à un ami quand il se trompe ! On lui parle, on l'écoute, on lui répond et on l'aide

1.7. Une crise paysanne (au moins) autant existentielle que matérielle

Ce réflexe corporatiste-voire poujadiste- de notre profession, est en vérité le symptôme d'une classe paysanne en crise. Une crise autant existentielle qu'économique, quoi que nous le disions.

Il y a 50 ans encore, en comptant conjoints, enfants, parents nous étions un quart du pays. Aujourd'hui, nous représentons moins de 5 %. Cela change notre place dans le débat public, dans l'imaginaire national. Nous ne sommes plus la France agricole, nous en sommes ses derniers témoins.

Il s'agit d'un nouveau chapitre dans l'histoire de la Paysannerie Française, au même titre que le commencement de l'exode rural à la moitié du XIXème siècle.



Une manifestation d'agriculteurs, le 6 décembre 2023, à Quimper. Photo d'illustration. | VINCENT MOUCHEL / OUEST FRANCE

Le réflexe de repli sur soi de la profession est explicable. Nous dénonçons l'ingérence des « ignorants » des « citadins » des « moralistes ». Nous disons aussi que c'est la défiance des urbains envers leurs agriculteurs qui est à son apogée. On pourrait le croire, mais comprenons qu'il n'y a jamais loin de l'amour à la haine. Les repas de famille ne sont-ils pas les lieux des disputes les plus fortes ?

L'agriculture est plus que jamais la clé de notre alimentation, notre santé, nos paysages, notre biodiversité, notre eau. Il faudrait donc logiquement que le débat agricole soit un débat citoyen, sinon apaisé, du moins éclairé. Mais pour cela, il faut retrouver ou renforcer une culture et un vocabulaire commun. Car il faut bien des mots pour débattre, il faut des images, des références communes.

Dans la situation actuelle, l'attitude de défiance de notre profession vis-à-vis de citoyens ayant une compréhension limitée des problématiques agricoles est donc logique, ces derniers ne pouvant penser ou interroger les modèles agricoles dominants, avec les mots du métier.

2. Raviver le regard citoyen : vers une culture partagée de l'agriculture

2.1. Voir autrement : l'arbre isolé, célébration esthétique d'une destruction

Les agriculteurs choisissent souvent de se présenter dans un pré de leur ferme, devant un bel arbre isolé – symbole d'une intégration réussie de leur exploitation dans le paysage. Les promeneurs, les peintres ou les photographes, raffolent eux aussi de ces arbres élégants, déployant leur ramure au fil des saisons sur un horizon dégagé.

Mais rares sont ceux qui s'interrogent : pourquoi un arbre pousse-t-il seul, au milieu

d'une parcelle ? Car pour grandir, un arbre a besoin d'une haie. Il lui faut une protection, un abri contre le bétail, contre les vents, contre les machines agricoles. Un arbre isolé est donc toujours, en réalité, le survivant d'un réseau bocager disparu. Autrefois arrachées en masse jusque dans les années 1980, ces haies continuent aujourd'hui de s'effacer lentement, grignotées par l'agrandissement des parcelles, des exploitations.



Pourtant, on esthétise encore l'arbre isolé. On le célèbre, on l'élève au rang d'icône paysagère. Mais une éducation du regard à la question agricole change tout. Cet arbre cesse alors d'être simplement un objet esthétique ; il devient l'empreinte visible d'une destruction. Et si vous regardez avec attention, vous commencez à percevoir les traces fantômes de la haie disparue : quelques souches alignées, un léger talus, une rupture discrète dans le dessin du champ.

Les trajets en voiture, en train ou à vélo deviennent alors des moments d'épiphanie, de révélation. Le paysage cesse d'être une carte postale : il devient palimpseste*, une mémoire stratifiée.

**manuscrit ancien dont on a gommé le texte original pour réécrire un nouveau texte dessus*

2.2. Agroscope : réapprendre à lire les paysages agricoles

Le vocabulaire paysan s'efface doucement. Vous n'entrez plus dans les fermes. Vous

n'avez plus d'agriculteurs dans votre entourage. Pourtant, quelque chose subsiste : vous voyez encore parfois les tracteurs, les champs, les bêtes, les clôtures. Cette connexion fragile est un point d'appui. Il est temps de ralentir, de regarder à nouveau, à hauteur d'homme, à hauteur de vache, parfois. Il faut repartir de là, et réapprendre à voir, à comprendre ce que nous avons sous les yeux depuis les routes, les chemins, les fenêtres de trains.

Il s'agit d'un réapprentissage du regard. Pour mieux apprécier la beauté des paysages agricoles, mais aussi en juger les contradictions, les mutations, les souffrances. Ce regard retrouvé peut devenir une véritable discipline sensible : une agroscope (du grec *agros*, champ, et *skopeîn*, observer). Une lecture du paysage comme on lit un texte : ses formes, ses ruptures, ses évolutions. Et nous, agriculteurs, nous devons accepter de raconter, de traduire, de dévoiler.

L'agroscope croise l'écologie, la géographie, l'histoire des techniques et l'éducation populaire. Elle implique la réappropriation de savoirs élémentaires : cycles saisonniers, cultures, bocages, présence de haies ou de troupeaux. Elle redonne du sens à l'expérience sensible, loin des schémas abstraits.

L'objectif est simple : que le citoyen retrouve sa capacité à lire et interpréter ce qu'il voit. Que chaque regard posé sur un champ ou une stabulation redevienne explicite.

2.3 Un levier pédagogique pour susciter des vocations et ancrer l'écologie dans le réel

Si l'agroscope peut rééduquer le regard citoyen sur les paysages agricoles, elle peut aussi contribuer à réenchanter le métier d'agriculteur auprès des jeunes générations.

Aujourd'hui, de nombreux adolescents et jeunes adultes n'envisagent même pas cette voie, non par rejet mais par éloignement

culturel, social et symbolique. Le monde agricole leur est devenu aussi lointain que le métier d'astronaute —alors qu'il se joue sous leurs fenêtres, à quelques kilomètres à peine.

En mettant en récit les paysages, les gestes, les saisons, et les enjeux agricoles, l'agroscope offre une porte d'entrée concrète, sensible et intelligible sur le métier.

Elle rétablit des connexions perdues, donne chair à des réalités que l'enseignement classique peine à représenter. Là où la géologie, la vulcanologie ou l'écologie restent parfois abstraites, l'agroscope inscrit ces savoirs dans le cadre réel de vie des élèves, dans les paysages de France qu'ils traversent chaque jour sans vraiment les voir.

L'agroscope ne formule pas de solutions ; elle cultive le terrain où elles peuvent germer.

Son rôle n'est pas de trancher les désaccords, mais de rendre le débat possible entre deux mondes qui ne se comprennent plus.

Intégrée dans les programmes scolaires — en SVT, en géographie, en éducation morale et civique ou dans les parcours d'éducation à l'environnement — l'agroscope permettrait de relocaliser la conscience environnementale : comprendre un bassin-versant, un remembrement, un type de sol ou une rotation culturale devient alors un acte citoyen, car cela touche à l'alimentation, au climat, à la santé publique.

Mais elle va plus loin encore : **elle peut faire naître des vocations, en montrant que l'agriculture peut être aussi une aventure intellectuelle, politique, esthétique.** Elle révèle que devenir agriculteur, c'est aussi choisir de dessiner un territoire, de contribuer à une culture vivante, de participer à la transformation du monde.

L'agroscope ne se contente donc pas de réparer un lien brisé : elle peut préparer l'avenir, en donnant aux jeunes les outils, les repères, et

le désir d'habiter autrement leur territoire et leur époque.

2.4 Changer les valeurs pour changer les pratiques

Le changement agricole ne viendra pas seulement d'en haut, par décret ou plan stratégique. Il viendra aussi — et peut-être surtout — d'une transformation culturelle, d'une pression citoyenne douce mais puissante, fondée sur de nouvelles valeurs partagées.

Imaginons qu'un jour, il devienne impensable d'avoir un champ de dix hectares sans aucun arbre. Non pas parce que c'est interdit, mais parce que c'est devenu honteux. Que l'absence de mare, de vie sauvage, de haies, dans une ferme qui irrigue avec des dizaines de milliers de mètres cubes d'eau, devienne socialement intolérable, comme le fait de fumer en voiture avec ses enfants l'est devenu en une génération.

L'espace rural n'est pas un décor neutre. C'est la traduction visuelle de nos choix agricoles, économiques et politiques qui nous engagent pour des années. Ce que l'on voit depuis la voiture est le reflet d'un système.

Il faut travailler axiologiquement la question agricole, c'est-à-dire sur le plan des valeurs. Changer ce que tous ensemble, nous considérons comme normal, désirable, acceptable.

L'attention portée aux paysages agricoles — parce qu'elle relève de la sensibilité plus que de l'idéologie — a cette force rare de rassembler au-delà des générations, des milieux sociaux ou des appartenances politiques. C'est par ce prisme que de nouvelles normes peuvent émerger, non imposées par le haut, mais portées par un consensus émotionnel, culturel, esthétique.

C'est à cette condition que le débat agricole pourra se réancrer dans la société, en dehors des clivages caricaturaux.

2.5 Du regard au débat : agriculture et démocratie

Pour devenir un sujet démocratique, il faut les conditions du débat. Il ne peut émerger sans lieux, sans format, sans récit partagé qui nourriront les échanges. Car **on ne peut pas déduire une norme d'un simple fait, on ne peut passer directement du descriptif au prescriptif**, comme l'avait déjà dit le philosophe Ecossais David Hume au XVIII^e siècle.

Dans cette perspective, il est temps de pacifier la relation entre agriculture et écologie. Trop souvent, les tensions entre agriculteurs et militants environnementalistes dégénèrent en opposition frontale.

L'un des nœuds de cette tension réside dans la visibilité croissante de nos installations agricoles. Nous voyons nos pratiques exposées, commentées, parfois déformées. Les serres, les stabulations, les enrouleurs, les bâtiments agricoles, tout est visible, photographié, partagé. Ce qui se voit devient vulnérable et nous sentons monter une pression sourde, un besoin de justifications.



Face à cette exposition, la tentation est grande, pour certains d'entre nous, agriculteurs, de se replier et dire encore une fois : "Fichez-nous la paix !" Mais c'est une illusion de protection. Car cela ne tiendra pas dans un monde où tout devient transparent, où chaque action pèse sur le climat la santé ou l'eau. Le silence n'est plus une option. Refuser d'admettre cela, c'est prendre le risque d'une contestation brutale.

Pour être acceptées, les pratiques doivent devenir acceptables — non par décret, mais par explication. Il ne s'agit pas de s'excuser d'exister, mais d'argumenter, de contextualiser, de traduire. Pourquoi irriguer ici ? Pourquoi cette serre, ce bâtiment, cette culture ? Pourquoi ce choix, plutôt qu'un autre ? Ce travail d'explicitation est exigeant, mais il est la seule voie vers une légitimité durable.

À l'inverse, plus les citoyens seront informés, écoutés, associés, plus ils seront capables de comprendre les contraintes, de distinguer la différence entre caricatures et réalité. Le débat agricole ne doit pas être un procès, mais une conversation civique, une co-construction progressive d'un avenir commun.

Ce travail demande du temps, de la pédagogie, des médiateurs, des lieux (écoles, cantines, festivals, bibliothèques), mais aussi une nouvelle posture : celle du dialogue sans mépris, ni simplification.

L'agroskopie propose un pacte :

- où l'agriculture est reconnue comme une affaire collective.
- où les paysans ne sont plus vus comme des victimes ou des héros, mais comme des partenaires.
- où les citoyens ne se contentent plus d'aimer "la campagne", mais apprennent à la lire, à en parler, à la défendre.

Parce qu'elle détermine notre alimentation, nos paysages, notre biodiversité, notre santé et notre eau, l'agriculture est une chose trop importante pour en laisser la charge aux seuls agriculteurs.

*Nicolas Clair
un paysan qui ne souhaite pas
qu'on lui fiche la paix.
(juillet 2025)*

Sources :

- ❶ *source : INRAE (publication mars 2025)*
- ❷ *source : Assemblée permanente des Chambres d'agriculture – élections 2025*
- ❸ extrait F Reynaud : <https://www.youtube.com/watch?v=gH7xhjeKTnM>
- ❹ Julien Dupré La récolte des foins (1881)
- ❺ Affiches AURA : <https://www.auvergnerhonealpes.fr/actualites/salon-international-de-lagriculture-la-region-au-rendez-vous>
- ❻ "Fichez-nous la paix" : <https://france3-regions.franceinfo.fr/occitanie/gers/auch/foutez-nous-la-paix-laissez-nous-travailler-eleveurs-et-agriculteurs-clament-leur-ras-le-bol-et-reclament-leurs-indemnisations-2873321.html>